

Stefan Zweig en « un temps de transition »

Romain Rolland – Stefan Zweig
Correspondance 1920-1927

Serge Niémetz

« Nous vivons dans un temps de transition comme aucune époque peut-être : vraiment, si on ne peut écrire tout cela dans un roman (et je n'ai pas la force d'embrasser de si larges problèmes), il faudrait noter tout chaque jour. »

Stefan Zweig, 21 novembre 1927

À défaut du « grand roman » si longtemps rêvé qui devint *L'Ivresse de la métamorphose* mais resta inachevé, et même si elle ne rend pas compte *chaque jour* de ces temps entre chiens et loups (encore que parfois il s'en faille de peu), cette correspondance nous en restitue magnifiquement la couleur et l'atmosphère. Par leur fréquence et leur intensité, les échanges épistolaires entre Romain Rolland et Stefan Zweig dans ce second tome de leur *Correspondance* sont comme deux miroirs promenés le long du même chemin ; ils nous offrent une vision de la réalité à travers deux « tempéraments », le résultat est passionnant, et nous trouvons en bien des pages matière à penser pour notre temps.

Il convient d'abord de remercier pour leur beau travail Jean-Yves Brancy et Siegrun Barat.

Le premier tome (1910-1919) montrait déjà combien Rolland était le principal, le seul essentiel, des trois « maîtres » que se reconnaissait Zweig, bien loin devant Verhaeren et Freud. Ce sont de véritables relations de maître à disciple, voire de maître à serviteur, qui se sont instaurées d'emblée : Zweig voit en Rolland un des êtres qui joueront un rôle déterminant dans son existence, et se dévoue pour lui sans compter sa peine. Leur compagnonnage en Suisse resserre leurs liens, lève les réserves de Rolland, imprégnées d'antisémitisme. Zweig ne cessera de se référer à cette expérience. « Ces années étaient [...] une sorte de centre pour notre vie, et plus elles s'éloignent, plus je me rattache à elles », écrira-t-il le 19 janvier 1926.

La confiance qui s'est établie alors continue à caractériser leurs relations dans la première partie de

l'entre-deux-guerres, de telle sorte que cette *Correspondance* constitue un document unique et irremplaçable sur l'univers des deux hommes. « Je ne puis dire quelle joie et quelle fierté ce m'est d'avoir un ami tel que vous ! écrit Rolland le 11 août 1920. On respire, en vous parlant, une atmosphère de noblesse morale, qui est reposante et purifiante. » Cela le convainc de faire de Zweig le « dépositaire de [s]a pensée intime d'artiste » (25/XI/1926).

Zweig, de son côté, voit en Rolland un des « trente-six justes » de la légende juive sur qui repose « l'équilibre moral du monde » :

On ne les connaît pas, ils ne se connaissent pas l'un l'autre, mais leur présence invisible préserve le monde de crouler. Si on ne croyait pas à cette présence secrète des justes (dispersés dans tout le monde), on n'aurait souvent pas la force de continuer ; je sens une vérité profonde dans cette légende et sans espérer devenir ou être moi-même un de ces justes, je vis comme si chaque action aurait à répondre devant leur jugement muet. Si je dis un mot publiquement, c'est dans l'espérance que l'un des trente-six pourrait l'entendre avec plaisir. (4/I/1922)

Rolland est un de ces « vrais hommes », « capables de la plus haute forme du dernier degré de courage envers la vérité » (10/VII/1924) : voilà ce qu'on appellerait en yiddish *a mentsh* – il y a là une curieuse et ironique rencontre, car Zweig vient d'évoquer Anna Freud, en qui Rolland (dans son *Journal*, cité en note) retrouve « ce type juif, qui, malgré toutes [ses] expériences, continue d'exercer sur [lui] son invincible attirance ».

Les deux amis ont peu d'illusions sur cette fausse paix, sur le caractère insane des Traités et leurs conséquences prévisibles (voir p. 179-181).

Les premières années sont marquées par les difficultés matérielles, les pénuries, bientôt l'inflation, bien que les vainqueurs réservent à l'Autriche alle-

mande naine un sort bien moins rigoureux qu'à l'Allemagne – Vienne paraît même se relever à un rythme étonnant, pour un temps... Zweig n'a pas lieu de se plaindre de sa situation matérielle : « Le krach financier ne m'a pas beaucoup touché : avant la guerre, j'avais toujours beaucoup plus d'argent que nécessaire, maintenant il y en a suffisamment. Par ailleurs mes livres marchent très bien » (5/V/1920). C'est le temps des premiers très grands succès, le temps aussi d'une activité frénétique :

J'ai bien travaillé. Après de longs mois de travaux différents, je me suis remis à faire mes œuvres. J'ai écrit un conte philosophique [...]. Deux autres sont sur le chantier. [...] Je peux être content de l'année dernière – les Drei Meister, le Romain Rolland, la Desbordes Valmore publiés, la Bibliotheca Mundi [préfiguration du programme de traductions de l'UNESCO – S.N.] inventée et dirigée, une grande édition de Verlaine préparée, le Clerambault traduit, puis des nouvelles, des essais, une grande correspondance, des voyages, des conférences – tout cela n'était possible que grâce au fait que je vis retiré ici [dans sa maison du Kapuzinerberg, à Salzbourg]. (12/III/1921)

Ce n'est pas la quête du succès qui le détermine. C'est là un thème récurrent : « Le succès me laisse tout à fait indifférent » (5/V/1920). Même, il s'en méfie, de plus en plus : « J'ai trop de succès ces dernières années, je vois trop bien le danger : il faut se défendre contre tout cela, intérieurement, et ne pas risquer son âme. Je m'observe bien, car je vois chez les autres comme le succès les ruine » (28/XI/1926). Ainsi, sous le coup de l'émotion sincère qu'il éprouve à la mort de Rilke :

Mon envie de travail est énorme. Toutefois je ne réussis pas toujours. Je fais trop à la fois. Et la correspondance – énorme ! Le succès prodigieux (qui me fait peur) de mon dernier livre (nous sommes au 60^e mille, après cinq mois) pèse sur moi. J'ai bien retenu votre parole à Villeneuve : il faut se faire oublier ! [...] Je hais le succès, il détruit la vraie vie isolée. Rilke était un exemple, vous l'êtes aussi, que notre vie doit être une défense continue de notre isolement. Je ne fais partie d'aucun comité d'action, d'aucune académie et je veux maintenir à tout prix cet isolement. Et je bénis le jour où je me suis retiré à Salzbourg. (27/I/1927)

Il suggère à Rolland de se ménager une retraite analogue, malgré les inconvénients qu'il y éprouve aussi :

Je ne comprends que trop bien la peur que vous avez de vous stabiliser, de vous fixer quelque

part. Une maison est quelque chose de vivant : elle mange, elle devient malade, elle vous occupe avec sa présence inévitable et même si vous la quittez pour quelque temps, elle ne vous laisse pas tranquille. Elle vous attache plus au sol, au pays, à l'État, aux gens – c'est un frein à la liberté personnelle. [...] D'autre part – on a ses livres, on a ses documents et c'est la moitié de notre vie intellectuelle, la solitude avec les idées, les livres, avec toute sa vie vécue. (2/XI/1920)

Le travail est un refuge contre un monde incertain qui provoque en lui un désarroi croissant :

L'époque est pour nous tous très dure au plan moral [...]. Nulle autorité, nulle volonté – une torpeur, une fatigue énorme et beaucoup de peur. [...] On ne sait vraiment pas comment vivre, si on ne se retire pas profondément dans ce monde intangible de la pensée. (11/VIII/1920).

Il entretient ses réseaux de relations ; on voit passer dans ses pages une foule de personnalités, certaines aujourd'hui oubliées. Cependant, il cherche à ne pas être envahi ; il fuit Salzbourg l'été au moment du festival.

Il en vient à rêver d'une nouvelle vie, dans l'anonymat :

J'aimerais [...] changer un peu toute mon existence [...]. J'aurais envie d'une action morale de la parole vivante – mais, hélas, la politique est peu séduisante et l'organisation d'une revue etc. etc. ne donne de contact nouveau qu'avec des littérateurs. Si j'étais libre [...], j'irais en Amérique du Sud ou dans un autre pays pour une demi-année, pour étudier, pour élargir l'horizon intérieur. Mais il ne faut pas se presser, je crois que la vie nous pose elle-même les devoirs quand ils sont devenus mûrs et nécessaires. Toutefois, je sens que la littérature ne me satisfait pas complètement ; son cadre me paraît trop étroit et, homme fanatique de liberté, je me sens condamné à un travail continu [...], qui devient plus mécanique d'un jour à l'autre. Il serait bon si on pouvait mener une double vie et cette idée me hante continuellement. (22/VIII/1925)

Si le culte qu'il voue à l'amitié peut ajouter à sa fatigue, il y trouve pourtant un dérivatif à sa lassitude morale. Il pardonne beaucoup, garde sa fidélité (à Guilbeaux, notamment) malgré les désaccords ; et il faut aller très loin, comme ce « fou de Jouve » – « méchant fou », dit Rolland, pour que Zweig rompe les liens.

Mais nul ne bénéficie autant que Rolland de son dévouement, qui s'applique à tous les domaines. « Je sais ce que je vous dois, écrit Zweig à Rolland après le premier séjour de celui-ci au Kapuzinerberg. [...]

Je vous prie d'avoir toujours confiance en moi – non dans ma personnalité, qui est loin d'être ferme – mais en ma ferveur et ma fidélité. Je crois avoir le don de pouvoir servir (notre "Dienen") » (12/VIII/1923). La grande préoccupation de Zweig en 1920, c'est son *Romain Rolland*, objet à partir du 9 avril 1920 d'un dialogue d'un grand intérêt quant à ce qui doit être un « livre de vie », non un « livre littéraire » (5 mai), sur le texte duquel Rolland formule en juin une longue série de remarques et de précisions (p. 97-107).

Comme jadis pour Hermann Bahr et bientôt pour Freud, Zweig insistera auprès de Rolland pour que celui-ci rédige ses Mémoires, son *Poésie et Vérité*, à l'instar de Goethe – ce sera *Le Voyage intérieur*, entrepris en juillet 1924 comme « un testament de vie spirituelle » (p. 428).

Zweig est devenu pour Rolland son « ambassadeur pour tout le monde germanique » (21/I/1926), son relais avec les journaux et les éditeurs, son agent ; il négociera la publication en feuilleton dans la *Neue Freie Presse* de *L'Âme enchantée*, le second grand cycle romanesque de Rolland (1922-1934), et exerce sur les représentations théâtrales un strict droit de contrôle. L'accueil fait grâce à lui aux pièces de Rolland en Allemagne permet à Zweig de ramener celui-ci à son *Théâtre de la Révolution*, abandonné depuis des années : le 14 août 1924, Rolland envoie à Zweig *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*, avec le manuscrit de la préface pour sa collection d'autographes. Le texte porte cette dédicace : « À l'esprit fidèle qui a le patriotisme de l'Europe et la religion de l'amitié, à Stefan Zweig, je dédie affectueusement ce drame, qui lui doit d'être écrit. »

Mais Zweig fait aussi office de conseiller, qu'il s'agisse de questions financières ou juridiques, de complications en matière de droits d'auteur ou de relations publiques.

J'ai un tas de demandes à vous remettre. Mr Kreutz à Vienne voudrait fonder une société Romain Rolland [...]. Je lui ai dit mon opinion, que nous serions dépendants de vos idées et vos idées de nos actions – qu'il vaut mieux ne jamais attacher une foi à un nom. Même chez Jésus Christ, c'était une erreur, et il est mort – et combien plus serait-il dangereux pour un vivant. (3/V/1921)

Vous avez bien raison de ne pas appuyer l'idée d'une Société Romain Rolland, répond celui-ci sur le même ton. J'ai empêché ici des amis d'en fonder une, il y a deux ans. [...] Il faut laisser à l'âme la liberté de son naturel et plein développement. – Quand on est mort, cela a moins d'inconvénients : car le mort devient un mythe [...]. (8/V/1921)

Zweig s'emploie à « garder » Rolland des importuns : « J'ai supprimé quelques lettres à vous de di-

vers comités qui veulent vous faire venir pour faire un discours pour le 100^e anniversaire de Beethoven » (25/X/1926). Mais Rolland trouve cette initiative un peu intempestive : « Pour aujourd'hui, je voulais vous dire en hâte : *ne supprimez aucune lettre qui m'est adressée par tel ou tel ! [...]* Je puis seul savoir la réponse à y faire [...]. Donc, mon cher gardien, je vous en prie instamment, ne me gardez pas ! *Faites-moi parvenir toutes les lettres* – assommantes ou non – qui me sont destinées » (27/X/1926).

Quand il ne traduit pas lui-même, Zweig trouve des traducteurs pour Rolland et vérifie leur travail. Il s'est échiné sur *Liluli*. « J'ai fait la traduction du *Temps viendra* en 6 jours, je travaille à celle-là depuis des mois » en mettant à contribution Rieger ; une « traduction textuelle » est impossible... (14/I/1920). Rolland convient que la tâche est à peu près insurmontable : « Je me demande [...] s'il ne serait pas plus sage de renoncer à [...] publier en allemand » (2/VIII/1920). Quand Rolland cède à l'insistance de Walter Schiff qui souhaite publier sa propre traduction de l'ouvrage, Zweig accorde son aide avec une parfaite générosité (p. 377-378 ; 3/XII/1923).

Il se montre un lecteur méticuleux, et qui maîtrise tous les aspects du « métier » d'écrivain – jusqu'à la librairie inclusivement. En ce domaine, il fait preuve d'une assurance justifiée. Dans des discussions relatives à *L'Âme enchantée*, sans une once de flagorneur, il avance ses objections, formule des suggestions judicieuses d'homme de lettres consommé. On ne s'en tient pas à des généralités : à propos du *Jeu de l'amour et de la mort*, on discute de la place et de l'importance des didascalies (fin mai 1926). Rolland, de son côté, relève un tic de langage – l'abus de « jamais » – caractéristique du goût de Zweig pour l'hyperbole (p. 603).

Ils s'entretiennent de leurs lectures, de leurs rencontres, de personnages historiques. Quel jugement porter sur Cicéron ? Quel est le rôle des « grands hommes », des « grandes figures » dans l'histoire et dans les œuvres littéraires ? Zweig vante le *Jules César* de Georg Brandes, qui suscite la méfiance de Rolland : celui-ci voudrait un historien, Zweig loue l'écrivain. En quoi consiste la connaissance de l'histoire nationale par le peuple, en France ? « Vous oubliez, écrit Zweig, que la situation de la France est exceptionnelle : l'histoire de l'Allemagne, de la Prusse, sont des histoires nationales – l'histoire de la Révolution française est comme celle de Rome, une histoire de tous les peuples, un événement européen, avec Napoléon et la Grande Guerre en dernier » (p. 575). Si, en juillet 1926, Zweig voit à Berlin *Le cuirassé Potemkine*, il s'empresse d'en entretenir Rolland. Ayant lu le livre de René Fülöp-Müller sur la Russie, il le fait immédiatement envoyer à Rolland : les deux hommes partagent une même curiosité intellectuelle polymorphe toujours en éveil.

Ils se voient régulièrement : en 1922 à Paris, en 1923 à Salzbourg, où Rolland passe une douzaine de jours au Kapuzinerberg. En mai 1924, Zweig organise le séjour de Rolland à Vienne pour les festivités marquant le soixantième anniversaire de Richard Strauss et l'emmène chez Freud – les deux hommes souhaitaient se connaître depuis longtemps. En juin 1925, Zweig, qui a de nouveau tout organisé, rejoint Rolland et sa sœur Madeleine à Leipzig, à l'occasion du festival Haendel, puis les accompagne à Weimar pour visiter la maison de Goethe et les archives Nietzsche.

1926, année des soixante ans de Rolland, est essentiellement marqué par la publication à Zurich du *Liber Amicorum*, livre jubilaire conçu par Zweig, Duhamel et Gorki et qui « contiendra une somme d'admiration, de foi et de gratitude, comme aucun vivant n'a pu en ramasser », écrivait Zweig à Rolland le 23 octobre 1925. Le volume, magnifiquement édité, rassemble les hommages de la plupart des célébrités du monde international de la culture. Rolland aurait cependant préféré « un choix très restreint de 5 à 6 amis par pays » (18/X/1925). « Il y a là des hommes que je connais à peine, certains [...] que je n'ai jamais vus, et dont je n'ai jamais rien lu. [...] Ne vaudrait-il pas mieux [...] réserver le mot sacré d'*amis* au petit nombre des vrais et fidèles compagnons ? » (Il est vrai que Zweig, en bon Autrichien, use de ce mot très libéralement.) Zweig intervient également pour que le numéro spécial que la revue *Europe* souhaite consacrer à Rolland s'ouvre à d'autres collaborateurs, « humanistes », alors que seuls étaient prévus des « révolutionnaires ». Enfin, il célèbre aussi son maître par la parole, en lui consacrant des conférences dans toute l'Allemagne.

Pourtant, malgré tous ses efforts et sa meilleure volonté, Zweig ne peut pas se mettre tout à fait au diapason de Rolland, qui note dans son Journal, le 10 juin 1925, alors qu'ils voyagent ensemble : « [Zweig] est uniquement, parfaitement un homme de lettres. Je ne le lui reproche pas. La littérature est pour lui une religion ; et il la pratique avec vertu, mais que ce bon ami est donc d'une patrie étrangère à la mienne ! »

C'est sur la question de l'engagement en politique que l'on verra le fossé se creuser entre eux.

De façon récurrente, la *Correspondance* nous montre Zweig partagé entre ses velléités d'action et son aspiration au repos, déchiré entre sa soumission au destin et ses espérances de liquidation des anciennes formes de vie, entre sa révolte contre le monde tel qu'il est et sa peur du changement. Le plus souvent, il bascule d'un extrême à l'autre quand il ne peut s'abstenir de définir sa position.

Dans les premières années, marquées par les polémiques avec le groupe *Clarté* (voir p. 197, principalement, avec la note de Jean-Yves Brancy) et le rejet du « bolchevisme », la défense de l'« indépendance de l'Esprit » peut apparaître comme une im-

patrice courageuse dans le cas de Rolland, mais bien plutôt comme une échappatoire, un moyen d'esquiver pour Zweig.

La politique de « réparations » de la France, l'occupation de la Rhénanie et leurs conséquences tant pour l'image de la France que pour l'évolution de l'opinion en Allemagne le désespèrent.

Chaque jour, il peut se produire une grande folie et nous ici, en Autriche, nous avons justement notre position au-dessus de la poudrière. Personnellement je suis neutre, je ne m'intéresse pas du tout à ce qu'on fait de notre pays, je ne crains rien pour moi; seulement l'inquiétude qui tressaille dans l'air, qui fait vibrer tous les gens, la situation de mes vieux parents, qui sont immobiles à Vienne, prend beaucoup sur mon stoïcisme intérieur. (5/IX/1922)

Si « les Allemands, un des peuples les plus élevés dans l'esprit artistique et scientifique, sont absolument idiots en politique », comme il le dit (22/IV/1921), qu'entend-il lui-même par « politique » ? Loin de se conformer au principe rollandien repris par Gramsci, qui veut conjoindre « pessimisme de l'intelligence » et « optimisme de la volonté », Zweig est en proie à un pessimisme de la volonté qui en vient à saper son intelligence ; on a le sentiment qu'il ne peut ni ne veut vraiment travailler les questions de politique concrète, qui exigent que soient appréhendées les contradictions qui en font la complexité :

Je me demande [...] comment s'opposer à un mensonge qui enferme en son sein la vérité comme élément moteur. [...] Ah, si vous saviez à quel point ces Teutons et leurs cris de guerre me sont insupportables [...], et pourtant, comme je plains aussi ces gens malmenés et déçus, ce peuple mis à genoux. Comme tout est devenu compliqué ! Et nous qui avons imaginé tout cela si simple. [...] En vérité, on devrait, agissant, ne viser aucun but, on devrait agir sans arrière-pensée et seulement en accord avec soi-même : peut-être ne peut-on aider les autres qu'en s'aidant soi-même. (8/II/1921)

Entre l'adhésion aux idées générales humanistes, aux grands principes généreux et le relevé de détails aigus, de « choses vues », le fossé est parfois comblé par des propos de café du Commerce. Zweig tend à faire des intérêts financiers immédiats un facteur d'explication exclusif : « Je crois que nous commettons tous l'erreur de supposer aux gens dans la vie des motifs trop élevés, nous parlons encore du nationalisme, de l'orgueil – au fond, si on gratte bien, ce sont toujours les impôts qu'on ne veut pas payer » (4/IX/1921). Ou encore : « Il n'y a que l'argent qui ait des forces sur les âmes, et je crois qu'une bolche-

visation augmenterait encore cette manie, car chez les ouvriers la soif de l'or, l'idée de posséder, est encore neuve, ils la prennent avec une ardeur toute neuve » (27/III/1920). « Le peuple d'Allemagne se nourrit de mensonge [...]. L'élan des ouvriers est brisé par les hauts salaires, ce sont les professeurs et les intellectuels qui sont les prolétaires et ils n'ont pas le courage physique, ils n'ont pas la foi. Jamais je n'ai vu l'Allemagne avec tant de pessimisme que maintenant » (p. 65). Mais lui-même réagit à l'occasion en bourgeois pusillanime ; il n'apprécie guère les « taxes [...] car c'est une confiscation toute simple de tous les revenus » - et rêve d'un « mouvement éthique » (p. 73).

Impressionnisme et désarroi, mouvements pendulaires de la pensée : « Quoi faire ? Quoi faire ? » (p. 64). Sa fameuse sensibilité de sismographe n'est pas toujours fiable, elle peut contribuer à le paralyser, aggraver la faiblesse qu'il se reconnaît :

Je ne peux pas sortir de ma peau, c'est mon sort, peut-être mon don, de sentir très intensément et de très loin les moindres répercussions dans la vie sociale et morale. Sûrement je suis un faible [...]. Il y a des moments où on est dominé par des forces mystiques, qui sortent de la profondeur de l'être, où les pressentiments vagues sont plus forts que la raison claire. [...] On sent que quelque chose doit arriver, mais ce « quelque chose » que chacun attend et que personne ne connaît, pèse lourdement sur nos têtes [...]. Je sens trop bien la nécessité d'un changement. [...] Mais Il est impossible de faire quelque chose d'actif dans le sens international en Allemagne en ce moment. (4/VIII/1922)

Tout au long de ces années, il se répète : « Il faut qu'on fasse quelque chose. » (30/XII/1920) On ? « Il faudrait l'union des forces, une stratégie de l'internationalisme ; il n'y a que des francs-tireurs contre l'armée compacte et bien organisée des grandes "patries". Je vois beaucoup de sous-lieutenants, mais je ne vois ni de généraux, ni de soldats : donc je conseille toujours d'attendre » (p. 386).

Au fond, ainsi qu'il en vient à l'écrire, « [il] déteste la politique » (25/VI/1922), et il se réjouit, d'étrange façon, de n'être pas seul dans ce cas : « Le moment [octobre 1922] est très intéressant en Allemagne. Et la jeunesse intellectuelle est bien loin de la politique et s'en éloigne chaque jour plus » - il ne perçoit pas vers quels marécages peuvent conduire les voies qu'emprunte cet éloignement : « Vous ne devinez pas comme cette Allemagne [...] a soif de croire, de s'enivrer pour quelque chose. Partout une ardeur pour chaque homme qui donne quelques grains d'un nouvel idéalisme » (11/X/1922).

Il a des engouements fluctuants ; il s'enthousiasme (en janvier 1920) pour « l'admirable livre d'Oswald Spengler *Der Untergang des Abendlandes*

(p. 41) comme pour Einstein (p. 49 : « Lui et Spengler [...] sont les seuls qui ont sauvé nos espérances en ce moment triste et morne. ») ou pour Keyserling, ou pour Steiner, mais brûle bientôt ce qu'il a adoré : « Comme tous ces Keyserling et Spengler sont serviles - [Nietzsche] les devance encore par sa hardiesse et son courage » (24/IX/1924). Cette versatilité est dans l'esprit du temps : l'enthousiasme pour le bouddhisme ou pour Tagore qu'il constatait dans le Berlin de 1922 n'était qu'un feu de paille (1/VIII/1926). Et lui-même, comme il l'était déjà à l'époque de son *Verhaeren*, reste en quête de l'enthousiasme « pour telle ou telle chose » (26/V/1922), de la passion - d'une « nouvelle foi » : « L'indifférence morale est universelle. Les gens ont perdu la foi. Il faudrait un génie pour leur découvrir une religion nouvelle. Le bolchevisme était trop rempli de ressentiments sociaux, et puis il touchait le point le plus sensible des gens, la propriété. Il leur faudrait inventer une foi qui leur coûte moins » (22/IV/1921). Rattachant plus ou moins cette vertu d'enthousiasme à une pure ardeur juvénile sacralisée, il est sur la pente qui le conduira autour de 1933 à trouver dans le mouvement nazi une saine « insurrection de la jeunesse » contre l'immobilisme et la « somnolence morale » (20/VI/1924) d'un monde ranci.

Ce registre du déclin n'est pas étranger à Rolland : « De plus en plus le fossé se creuse entre les classes. Elles deviennent des races. Ce sont, en fait, les vraies races d'esprit. Mais il n'est nul besoin qu'elles se combattent. Car l'une des deux, à mesure qu'elle devient plus subtile, se dévitalise, et tend, d'elle-même, à disparaître. » (19/XII/1920)

Voilà pour l'épuisement culturel, spirituel, mais qu'en est-il, en pratique, de la politique, et en premier lieu de l'attitude vis-à-vis de la révolution russe et du mouvement communiste ? Zweig passe par des alternances d'adhésion et de rejet, d'espérance et de craintes, mais Rolland lui aussi varie dans ses appréciations, selon ce qu'il connaît ou croit connaître de la situation, et en fonction de ses critères d'*indépendance de l'Esprit* : « Les hommes attendus par vous qui montreront la grandeur de l'humanité, existent. Ils sont en Russie. [...] Le soleil se lève de nouveau là-bas. - Mais ici, c'est l'ombre », écrit-il le 24 février 1920. Et, le 12 janvier 1921 : « Je n'ai pas réussi à parler à un seul homme digne de foi qui rentre de Russie et qui pourrait donner des renseignements exacts de ce qui se passe. Toutefois il est remarquable que tous, ou du moins tous ceux qui ont visité la Russie [...] reviennent avec une très grande admiration. » Mais à la fin de cette même année : « J'ai correspondu, ces derniers temps, avec Gorki. [...] On voit qu'il n'a plus aucune illusion sur la Révolution russe. - Mes amis Mesnil, qui ont passé six mois en Russie, n'en ont pas davantage, ce qu'ils m'ont raconté montre que le parti communiste en Occident voile sciemment la vérité » (11/XII/1921).

Pendant, il a le pouvoir de se mettre à distance

et de recourir, au-dessus des temps et des lieux, au point de vue de Sirius ou à diverses formes de consolation philosophique héritées de Spinoza ou empruntées à l'Inde :

Troie est en feu. C'est Rome qu'il faut bâtir. C'est l'âme universelle. Et peu m'importe la race présente – ou à venir – qui la réalisera. Sans la connaître, je travaille pour elle. – Le peu de temps qui me reste à vivre, je ne veux pas le donner à des querelles de nations: elles n'ont plus de sens pour moi. S'il ne dépend pas de nous de changer les hommes, il dépend de nous de leur offrir par nos cœurs de plus hauts idéals. Travaillons aux choses éternelles. (31/VIII/1920)
Nous n'appartenons pas à un lopin de terre. J'appartiens – si elle existe – à l'éternité de la vie. Et si elle n'existe pas, que m'importe la vie ? Je n'ai pas peur de voir sombrer sous mes pieds le vieux monde ; tant d'autres vieux mondes, plus beaux, plus dignes de nos larmes, ont disparu déjà dans le gouffre du Temps ! [...] Que devons-nous donc faire ? – Ce qu'ont fait nos grands aînés. Vivre pour les choses éternelles, vivre dans les choses éternelles. (11/II/1921)
Il me semble, par instants – de plus en plus prolongés – que je suis installé déjà dans quelques siècles plus loin, que je reviens seulement ici en passant, mais que je suis sur le quai de la gare et que je vais prendre le train. (21/I/1922)

Il songe un temps à une autre forme d'action : à un travail historique collectif :

Je gémiss de n'avoir pas auprès de moi une équipe de jeunes travailleurs français ! [...] Je vois, à chaque pas, de si magnifiques, de si poignants sujets, dans l'histoire des idées et de la civilisation, qui ont été toujours faussés par les historiens de profession, par les académies et les universités ! Et qu'il serait essentiel de saper toutes ces menteuses constructions, pour débayer le terrain à la vérité vivante ! (18/XI/1923)

Mais c'est un autre collectif qu'il va rejoindre – celui des « compagnons de route » – dans un ralliement de moins en moins conditionnel à la « Russie » puis dans une forme d'allégeance au Parti communiste.

Il convient de mentionner la part de l'antiaméricanisme dans cette évolution : « Voici plusieurs années que je le sens obscurément : le pire danger qui menace l'avenir de notre humanité [...] est dans les États-Unis, ce colosse de puissance, ce néant de pensée, ce mensonge moral : mensonge de libertés, de justice, de vertu, et de toute humanité » (11/VI/1924). Sur ce terrain, Zweig le suit :

Plus je vois de personnes de là-bas, plus je suis convaincu que le malheur (la décadence morale, l'idolâtrie de l'argent) provient de ce peuple, qui n'a jamais été une nation au sens de la production intellectuelle et qui (sauf Whitman) n'a rien donné à notre image du monde, sinon ce rythme saccadé et rapide, qui détruit la contemplation. (2/IX/1927)

Cependant, 1927 s'achève sous le signe de la Russie :

Je viens de parler avec un ami très objectif qui revient de la Russie. Il me dit que même ceux qui aiment les principes du gouvernement ne peuvent plus vivre dans cette vie de contrainte [...]. Le grand malheur – éternel et international – sont les paysans, qui ne veulent que garder leur bien et n'ont fait aucun sacrifice [...]. Dès qu'ils sont sûrs de garder la terre, ils se fichent de la misère des grandes villes, qui leur ont fait la révolution, qui leur ont gagné la terre. Et cette indifférence est le grand danger pour les villes, où toute la misère est entassée. (2/VII/1927)

Pourtant : « Je suis presque résolu d'aller en février en Russie : j'ai besoin d'une espérance et je crois que, bien que la politique y règne extérieurement, je sentirai là-bas une humanité plus intense, plus neuve. » (2/IX/1927)

Il assure Rolland de son antifascisme, mais refuse de cautionner Barbusse :

Je n'ai pas donné mon adhésion à son [Comité international contre le fascisme]. J'approuve l'antifascisme, mais ce n'est pas Barbusse qui doit organiser cela, lui, homme du parti, qui jamais ne donnerait sa signature pour une protestation contre une violence bolchevique. Un parti qui approuve la méthode de la violence (et se moque de nous comme des idiots pacifistes) n'a pas le droit de faire appel contre la violence des autres [...] et j'étais heureux d'entendre que vous avez donné votre sympathie active, mais pas votre signature. (17/III/1927)

En fait, Rolland a bien signé, il s'est fait manœuvrer, mais pense non sans quelque naïveté pouvoir rester maître de sa position d'allié sous conditions :

À la vérité, j'avais protesté contre l'étroitesse de la protestation, que je voulais étendre à une condamnation de toutes les Terreurs, de toutes les violences ; et on a abusivement fait paraître le texte, tronqué de ce que j'y avais ajouté. Mais la nécessité est si urgente d'élever la voix contre le fascisme [...] que je ne puis reculer devant la responsabilité prise [...]. Vous êtes bons, vous et [Jules] Romains, de dire que les communistes

font tort à la cause du droit, et qu'il vaudrait mieux que cette cause fût soutenue par le parti des honnêtes gens, raisonnables et modérés ! Je le pense aussi. Mais où et quand a-t-on vu les honnêtes gens, raisonnables et modérés, prendre l'initiative d'une action dangereuse contre la violence armée ? Et puisqu'ils se tairont toujours, on est bien forcé de s'allier (pour un temps, pour un but précis) avec les seuls qui osent agir et parler. (19/III/1927)

Il ne se privera pas d'exprimer « d'amères vérités sur les inepties et les crimes stupides de la Russie soviétique [...] mais en rappelant hautement que la Russie [est] en danger, et que notre devoir [est] de la défendre, car elle [est] notre dernier rempart contre la réaction européen-américaine. » (10/IX/1927)

La différence de tempérament entre les deux hommes se manifeste aussi très clairement lorsque sont mises en vente des lettres de Rolland. Il proteste, crie à l'ignominie et se montre résolu à aller en justice. Zweig, se fondant sur les pratiques courantes, conseille sagement l'apaisement. Mais il ajoute : « moi, je me défends toujours d'avoir recours à la loi, parce que je méprise la loi civique moi-même », ce à quoi Rolland répond par une vraie volée de bois vert :

Je ne suis pas un utopiste. [...] Et quant aux lois, je m'en sers, mon ami, comme nous nous servons, vous et moi, de la poste, des chemins de fer, etc. et de tous nos moyens d'existence, – qui d'ailleurs en dépendent tous, des lois, plus ou moins ! [...] Vous dites que vous méprisez la police, le juge, les tribunaux, etc. etc. Fort bien ! Mais s'ils n'existaient pas, vous ne coucheriez plus, le soir, dans votre Kapuzinerhaus et vos collections seraient pillées. On n'a le droit de dire que l'on se passe des lois que si l'on a fait l'abandon de tous ses biens, comme un fakir de l'Inde ou le poverello d'Assisi. Tant qu'on les garde, on est gardé. [...] On ne vit pas dans l'air bleu. On a l'air bleu sur sa tête, et la terre sous ses pieds. Tant que sera une société, il faut qu'elle soit bien réglée ; et c'est à nous d'y veiller. Je veille sur les lois. Quand elles sont in-

justes, je les combats. Quand elles sont justes, je les emploie, quand elles font défaut, j'en appelle à l'opinion, pour qu'elle y avise et les instaure ou les restaure. [...] Je ne me suis jamais retiré de l'action. J'agis contre la guerre, j'agis contre le fascisme, j'agis contre les maîtres iniques et contre les peuples brutaux, sur tous les points du monde. (9/VI/1927)

Cela sonne comme un rappel à la réalité contre les positions de principe abstraites d'un Stefan Zweig qui cherche toujours par lui-même, à sa façon, à réorienter sa vie, et use presque des mêmes termes que sept ans plus tôt, tant la tentation de la fuite est chez lui ce qu'il y a de plus constant :

Hélas, je me fais des reproches d'avoir trop donné à la littérature de mon moi ces dernières années, et je crois que je vais changer ma vie. [...] J'ai besoin de courants plus vivants pour intensifier ce que j'aurai à dire plus tard. [...] Je ferai, je crois, le commencement par un voyage en Russie au mois de février ou mars. La difficulté que je vois est d'y aller tout à fait anonyme, de voir beaucoup sans assister aux réceptions etc. etc. Mon idéal serait un faux passeport – mais on ne peut pas oser de pareilles plaisanteries. [...] En tout cas, je veux sortir un peu plus de ma cage que j'ai construite moi-même. Après les années de guerre, j'ai observé ce désir de repos, de m'éloigner de la politique – maintenant j'éprouve le besoin de voir, de me remplir avec des choses nouvelles. (22/IX/1927)

Ce sera pour le troisième tome, où l'on verra combien, dans ce qui est déjà une nouvelle avant-guerre, « le temps est terriblement impitoyable pour ceux qui hésitent ; il a agrandi et pointé les contrastes, et ne veut que des gens décidés » (Zweig, le 13 mars 1924).

septembre 2015

Serge Niémetz, normalien, traducteur, est le biographe de Stefan Zweig : *Le voyageur et ses mondes*. Belfond, Paris, juil., 1996